

TROISIÈME DOSSIER

La société romaine a toujours été décrite comme une société de loisirs, certaines périodes de l'Histoire ayant même comporté plus d'un jour sur deux dédié à l'*otium* (moment de loisir, opposé aux moments destinés à travailler). Si les occupations des Romains pouvaient relever des combats de gladiateurs ou des courses de char, le théâtre était une activité particulièrement appréciée.

Le théâtre de l'époque n'est pourtant pas en tous points celui que nous connaissons aujourd'hui, et nous ne disposons que de peu d'exemples de comédie romaine : seules certaines pièces de deux auteurs latins nous sont parvenues.

Découvrons-en un peu plus sur la comédie antique à travers trois extraits de pièces, deux de Plaute et une de Térence.

Texte : Extraits de l' <i>Aulularia</i> de Plaute	1
Commentaires : De Plaute à Molière	3
Texte : Extraits des <i>Bacchides</i> de Plaute	5
Commentaires : Le rôle de <i>servus</i>	10
Texte : Extraits des <i>Adelphoe</i> de Térence	13
Commentaires : Le rire	16
Commentaires : Le théâtre romain	18

La comédie romaine



Mosaïque du 1^{er} siècle ACN.

Lecture de l'image

- Quel « objet » est représenté sur cette mosaïque ?
- Dans le cadre du théâtre romain, à quoi peuvent-ils servir ?
- Lequel est associé à la comédie ? À quel genre est associé l'autre « objet » ?

INTRODUCTION

L'*Aulularia* (= « la petite marmite ») est l'une des pièces les plus célèbres de l'auteur de comédie Plaute. En effet, non seulement il s'agit d'une des rares comédies romaines que nous ayons conservée dans son intégralité, mais en plus celle-ci a été reprise par Molière qui en a fait l'une de ces pièces les plus connues : « L'Avare ».

Le décor de cette pièce en cinq actes était composé de trois parties : sur une place publique athénienne, la maison de l'avare Euclion se trouve à gauche de la scène ; au centre, un autel de la *Bona Fides* (= « la Bonne Foi ») ; à droite, la maison du riche Mégadore.

La pièce de Plaute est précédée de deux *argumenta*, l'un classique, et l'autre en acrostiche :

Argument I

Le vieil avare Euclion, qui s'en fie à peine à lui-même, a trouvé enfouie dans sa maison une marmite avec un trésor. Il l'enterre à nouveau profondément, et blême d'inquiétude, l'esprit perdu, il veille sur elle. Sa fille a été enlevée par Lyconide. Cependant, le vieux Mégadore, à qui sa sœur a conseillé de prendre femme, demande en mariage la fille de notre avare. Le vieil avare se fait tirer l'oreille, et craignant pour sa marmite, il l'emporte de chez lui et la cache en différents lieux. Il est guetté et surpris par un esclave de Lyconide, le jeune homme qui justement avait mis à mal la jeune fille ; et Lyconide lui-même, à force de prières, décide son oncle Mégadore à lui céder pour femme celle qu'il aime. Peu après, Euclion, qui s'était vu traîtreusement dérober sa marmite, la retrouve contre tous espoir ; et dans sa joie, il accorde sa fille à Lyconide.

Argument II

*Aulam repertam auri plenam Euclio
Vi summa servat, miseris adfectus modis.
Lyconides istius vitiat filiam.
Vult hanc Megadorus indotatam ducere,
Lubensque ut faciat dat coquos cum obsonio.
Auro formidat Euclio, abstrudit foris.
Re omni inspecta compressoris servolus
Id surpit. illic Euclioni rem refert.
Ab eo donatur auro, uxore et filio.*

Ayant trouvé une marmite pleine d'or, Euclion veille sur elle de toutes ses forces, tourmenté de mortelles inquiétudes. Lyconide met à mal sa fille. Mégadore veut l'épouser sans dot, et, pour qu'Euclion y consente, il fournit le repas et les cuisiniers. Euclion tremble pour son or, et le cache hors de chez lui. Un esclave du séducteur l'a vue faire faire et dérobe le magot ; Lyconide le rapporte à Euclion, qui lui donne à la fois l'or, la femme et le nouveau-né.

Durant l'Antiquité, les pièces de théâtre étaient souvent précédées d'un argumentum (ou « argument »), il s'agit d'

L'extrait suivant se déroule au moment où Lyconide, pris de remords, est décidé à réparer sa faute en épousant Phédrie, la fille d'Euclion. Il rencontre ce dernier complètement affolé car il vient de découvrir le vol de sa marmite.

TEXTE

Perii, interii, occidi ! Quo curram ? quo non curram ? Tene, tene ! Quem ? Quis ?

intereo, ire, interii, interitum : périr, mourir
occido, ere, occidi, occisum : succomber, tuer

Nescio, nihil video, caecus eo atque equidem quo eam, aut ubi sim, aut qui sim,

nescio, ire, nescivi, nescitum : ignorer
 caecus, a, um : aveugle

nequeo cum animo certum investigare. Obsecro ego vos, mi auxilio,

nequeo, ire, nequi(v)i, nequitum : ne pas pouvoir

oro, obtestor, sitis et hominem demonstratis quis eam abstulerit.

investigo, are : chercher, rechercher

auxilium, i : l'aide

obtestor, ari : attester, supplier, conjurer
 demonstro, are : montrer

Quid ais tu ? Tibi credere certum est ; nam esse bonum ex voltu cognosco.

Quid est ? Quid ridetis ? Novi omnis : scio fures esse hic complures,

rideo, ere, risi, risum : rire

nosco, ere, novi, notum : apprendre, savoir
 complures, es, a (pluriel) : plusieurs

qui vestitu et creta occultant sese atque sedent quasi sint frugi.

vestitus, us : le vêtement

creta, ae : la craie (pour blanchir les habits)

quasi : comme si

frugi (invariable) : honnêtes

Hem, nemo habet horum ? Occidisti. Dic igitur, quis habet ? Nescis ?

Heu me misere miserum, perii ! Male perditus, pessime ornatus eo,

misere : misérablement

pessime : très mauvais, le pire

ornatus, a, um : orné, élégant

tantum gemitu et mali maestitiaequae hic dies mi optulit, famem et pauperiem !

gemitus, us/i : le gémissement, les pleurs

malum, i : le mal, le malheur

maestitia, ae : la tristesse

offero, ferre, obtuli, oblatum : apporter

pauperies, ei : la pauvreté

perditus, a, um : perdu, malheureux

opust (+ abl.) = opus est : il faut

Perditissimus ego sum omnium in terra. Nam quid mi opust vita ? Qui tantum auri

concustodio, ire, ivi, itum : garder avec soin

sedulo : consciencieusement

egomet : moi-même

defraudo, are : frustrer, priver de

genius, i : le génie

laetifico, are : réjouir, enchanter

perdidi quod concustodivi sedulo ! Egomet me defraudavi

animumque meum geniumque meum ; nunc ergo alii laetificantur

meo malo et damno. Pati nequeo.

damnum, i : le dommage, le préjudice

PLAUTE, *Aulularia* IV, 9, 713-725.

Suit un quiproquo entre Lyconide qui évoque le fait d'avoir mis enceinte Phédrie et Euclion qui parle toujours de sa marmite.

La pièce se finit toutefois bien puisque Lyconide épouse Phédrie et oblige son esclave Strobile à rendre son trésor à Euclion. Ce dernier donne en dot à sa fille le maudit trésor qui lui a causé tant de soucis et se réjouit à l'idée de trouver à nouveau le sommeil.

HARPAGON : « C'en est fait ; je n'en puis plus ; je me meurs ; je suis mort ; je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris. Euh ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison ; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, et des bourreaux ! Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après. »

MOLIÈRE, *L'Avare*, acte IV, scène 7.



Titus Maccius Plautus,
dit Plaute



Jean-Baptiste Poquelin,
dit Molière

Années de vie	≈ 254 – ≈ 184 ACN	1622 – 1673
Origine	Sarsina, Italie	Paris, France
Activités	Dramaturge, Comédie	Dramaturge, Comédien
Œuvres choisies	<i>Asinaria, Menaechmi, Miles Gloriosus, Cistellaria, Mostellaria, Aulularia, Pseudolus, Rudens, Amphitruo, Trinummus</i>	<i>Les Précieuses ridicules, L'École des femmes, Tartuffe, Dom Juan, Le Misanthrope, Le Médecin malgré lui, Amphitryon, L'Avare, Le Bourgeois gentilhomme, Les Fourberies de Scapin, Les Femmes savantes, Le Malade imaginaire</i>

Építaphe écrite par La Fontaine pour la mort de Molière (1673)



Sous ce tombeau gisent Plaute et Térénce
Et cependant le seul Molière y git.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis! et j'ay peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térénce, et Plaute, et Molière sont morts.

Préface de l'édition « Librairie Larousse » de l'Avare

Molière, qui s'était directement inspiré de Plaute pour écrire Amphitryon, conçut sans doute l'Avare en relisant par la même occasion une autre comédie de l'auteur latin, l'Aulularia (comédie de la petite marmite).

(...) La manière caricaturale dont Molière a conçu son Harpagon l'entraîne à multiplier les procédés comiques parfois faciles mais toujours efficaces. Coups de bâton et bouffonneries alternent avec les quiproquos de toute espèce. (...) Il n'y a pas de comédie de mœurs où Molière ait poussé si loin la puissance comique. Peut-être même l'accueil peu enthousiaste que reçut la pièce en 1668 s'explique-t-il par la réserve d'un public qui jugeait peu conformes à la bienséance certains traits de farce trop grossiers. (...). Molière a beau modifier certaines répliques de l'Aulularia, dont il s'est inspiré, la plaisanterie s'adapte mal au goût du public moderne. Quant au monologue d'Harpagon (acte IV), il vient lui aussi de Plaute ; mais il semblait normal au public romain qu'un personnage s'adresse directement aux spectateurs, ce procédé n'appartient plus au XVIIe siècle qu'à la parade du théâtre forain et aux bouffonneries de la commedia dell'arte. En outrepassant ici les limites ordinairement permises de son temps, Molière a sans doute voulu accentuer encore le caractère exceptionnel de son personnage. L'avarice fait perdre la raison à Harpagon ; quand on lui a volé son trésor, il devient absolument fou, et, en prononçant son monologue, il sort de l'univers fictif des personnages de théâtre pour prendre contact avec le monde des vivants, où il n'a pourtant pas de place.

L. LEJALLE

INTRODUCTION

L'argument acrostiche des *Bacchides* aurait été composé par Priscien de Césarée :

*Bacchidis amore furit Mnesilochus
Aurum ut redimat, Praesumia fertur Ephesum.
Cretam Bacchis navigat, atque alteram
Convenit Bacchidem : inde Athenas redit :
Hinc dat Mnesilochus ad Pistoclerum literas,
Illam conquirat : redit : turbas movet,
Dum putat amari suam. Ut mutent geminas,
Ei dat aurum : pariter amant.
Senes dum gnatis student, scortantur, potitant.*

Mnésiloque est vivement épris des charmes de Bacchis. Ce jeune homme fait un voyage à Éphèse pour y toucher une somme due à son père. Bacchis fait un voyage en Crète, pour aller trouver sa sœur Bacchis ; elle revient à Athènes. Mnésiloque, ne sachant ce qu'elle était devenue, écrit à Pistoclère de s'en informer : ensuite il revient aussi à Athènes, où il fait grand bruit, sur le soupçon que sa maîtresse est aimée de Pistoclère. Afin que chacun ait la Bacchis qu'il aime, Mnésiloque donne de l'argent à un capitaine rhodien leur rival. Pendant que ces jeunes gens s'amusez chez les deux courtisanes, leurs pères cherchent à les en éloigner ; mais ils s'y trouvent pris eux-mêmes, et tous ensemble se livrent à la débauche et au libertinage.

L'intrigue des *Bacchides* est relativement complexe, jouant, comme il est courant dans le théâtre antique, sur la gémellité d'un personnage. Dans l'extrait suivant, le père de Mnésiloque, Nicobule, voudrait récupérer l'or que son fils a été récupérer, mais qu'il a dépensé pour l'amour de Bacchis. L'esclave cherche donc à gagner le plus de temps possible...

Une nouvelle fois, un extrait similaire peut être trouvé chez Molière, dans *Les Fourberies de Scapin*.

v. 1-34 (partim) :

« Ce sera bien merveille aujourd'hui si les spectateurs ne se trémoussent pas sur leurs bancs pour interrompre ceux qui doivent les exciter à rire ; s'ils ne toussent pas et ne font ronfler leur narine de dépit ; s'ils ne froncent le sourcil, s'ils ne murmurent tout haut, ou s'ils ne disent tout bas (...) Silence, je vous prie ; un moment d'attention : je vais vous dire le nom de cette comédie, dans laquelle il n'y aura pas de grands mouvements. (...) Que vos oreilles soient entièrement à notre disposition ; je ne vous dis pas de les avoir à la main pour nous les donner ; mais je veux que ma voix arrive librement jusqu'à elles, et que vous ne perdiez pas un mot de ce que je vous dirai. (...) Vous êtes de braves gens ; ce n'est pas sans raison que les dieux vous chérissent. Chacun a fait silence, les enfants même se taisent (...)

Si vous m'avez compris, permettez-moi de vous dire le nom de cette comédie tranquille. Philemon composa autrefois cette pièce en grec, et on la nommait en cette langue *Les Évantides* ; mais Plaute l'a appelée dans la sienne *Bacchides*. »

NICOBULE, le vieillard ; CHRYSALE, l'esclave

NICOBULE (aparté) Je descends au port pour voir si un navire marchand ne serait pas arrivé d'Ionie. J'ai comme un mauvais pressentiment : pourquoi mon fils s'attarde-t-il si longtemps là-bas, pourquoi ne rentre-t-il pas ?

CHRYSALE (aparté) Je vais vous le détricoter gaiement, si les dieux sont avec moi. Ce n'est pas le moment de dormir, Chrysale, il te faut de l'or.

Je vais engager la conversation : à l'attaque, il sera mon Jason, l'homme à la Toison d'or et je vais lui tondre la laine sur le dos, jusqu'au dernier poil doré.

Chrysale salue son maître Nicobule.

NICOBULUS *Pro di immortales, Chrysale, ubi mist filius ?*

di = dei
Chrysalus, i : Chrysale
mist = mihi est

CHRYSALUS *Quin tu salutem primum reddis quam dedi ?*

quin : pourquoi ne ... pas ?

NICOBULUS *Salue. Sed ubinamst Mnesilochus ?*

ubinamst = ubi nam est
nam : car, de fait
Mnesilochus, i : Mnésiloque

CHRYSALUS *Vivit, valet.*

NICOBULUS *Venitne ?*

CHRYSALUS *Venit.*

NICOBULUS *Evax ! Aspersisti aquam.*

evax : bravo
aspergo, ere, spersi, spersum : asperger

Benene usque valuit ?

usque : continuellement

CHRYSALUS *Pancratice atque athleticæ.*

pancratice : à la manière d'un lutteur de panrace
athleticæ : à la manière des athlètes

NICOBULUS *Quid hoc qua causa eum hinc in Ephesum miseram ?*

hinc : d'ici
Ephesus, i : Éphèse

Accepitne aurum ab hospite Archidemide ?

Archidemides, is : Archidémide

CHRYSALUS *Heu, cor meum et cerebrum, Nicobule, finditur,*

heu : hélas
cor, cordis (n.) : le cœur
cerebrum, i : le cerveau
Nicobulus, i : Nicobule
findo, ere, fidi, fissum : fendre, briser
quomque = cumque : en toutes circonstances
mentio, onis : la mention

Istius hominis ubi fit quomque mentio.

Tum hospitem illum nominas hostem tuum ?

NICOBULUS *Quid ita, obsecro hercle ?*

CHRYSALUS *Quia edepol certo scio,*

Vulcanus, Luna, Sol, Dies, di quattuor,

Scelestiorem nullum inluxere alterum.

NICOBULUS *Quamne Archidemidem ?*

CHRYSALUS *Quam, inquam, Archidemidem.*

NICOBULUS *Quid fecit ?*

CHRYSALUS *Quid non fecit, quin tu id me rogas ?*

Primumdum infitias ire coepit filio,

Negare se debere tibi triobolum.

Continuo antiquum hospitem nostrum sibi

Mnesilochus advocavit, Pelagonem senem ;

Eo praesente homini extemplo ostendit symbolum

Quem tute dederas ad eum ut ferret filio.

edepol : par Pollux
certo : certainement, sûrement

Vulcanus, i : Vulcain
Luna, ae : la Lune

scelestus, a, um : criminel
inlucesco, ere, luxi, - : se mettre à briller

rogo, are : demander

primumdum : alors
infitias ire : contester, nier

triobolus, i : le triobole (pièce valant trois oboles)

continuo : à l'instant, immédiatement
antiquus, a, um : ancien

advoco, are : convoquer, appeler
Pelago, onis : Pelagon
senex, is : le vieillard

prasens, entis : présent
extemplo : aussitôt, sur-le-champ
symbolus, i : la reconnaissance de dette

tute : toi-même

NICOBULE Et alors, qu'a-t-il fait quand mon fils lui a montré la reconnaissance de dette ?

CHRYSALE Il a dit que c'était un faux et qu'il ne l'avait jamais vue auparavant. Il l'a traité de faussaire, d'escroc et autres noms d'oiseaux...

NICOBULE Avez-vous oui ou non récupéré la somme ? C'est ce qui m'intéresse.

CHRYSALE Attends ! Le président du tribunal local, après l'avoir condamné, nous a bien attribué des récupérateurs. Il a été forcé de nous payer les douze cents pièces d'or...

NICOBULE C'est exactement ce qu'il devait.

CHRYSALE Oui mais attends un peu ! Il a monté un coup.

NICOBULE Ce n'est pas fini ? Qu'est-ce qui s'est passé encore ?

CHRYSALE Il a monté un coup tordu, tu vas voir.

NICOBULE Je me suis vraiment fait avoir. J'ai cru confier mon or à un ami et c'était le roi des voleurs.

CHRYSALE Tu m'écoutes ?

NICOBULE Non, je ne connaissais pas son caractère cupide...

CHRYSALE Donc, nous avons emporté l'or et nous nous sommes embarqués, ayant très envie de rentrer à la maison. Il se trouve que je me reposais sur le pont, regardant le port autour de moi, quand soudain j'aperçois un canot, long et pointu, avec une sale mine, autour duquel on s'affairait pour l'armer.

NICOBULE Cette fois, c'est la fin. Ce canot me donne le mal de mer.

CHRYSALE Le canot appartenait en commun à notre ami Archidémide et à une bande de pirates...

NICOBULE Il faut être né de la dernière pluie pour faire confiance à un type qui s'appelle Archidémide. C'était écrit qu'il allait m'archidé-pouiller si je lui prêtais quoi que ce soit à cet archivoleur !

CHRYSALE Le canot avait le projet d'aborder notre navire par surprise. Je me mis à guetter leurs façons de faire. Pendant que notre navire appareille pour quitter le port, ils nous suivent à la rame, ils filaient comme le vent, des oiseaux de mer ! Comme je comprends leur manège, aussitôt je fais mettre en panne. Et eux comme ils voient que nous n'avançons plus, ils font des ronds dans le port.

NICOBULE Grands dieux, les salopards ! Et vous qu'avez-vous fait finalement ?

CHRYSALE Nous sommes rentrés.

NICOBULE Vous avez agi sagement. Et eux ?

CHRYSALE Eux, ils sont revenus à terre, le soir tombé.

NICOBULE C'est sûr, ils voulaient s'emparer de l'or. Voilà la seule explication à leur sortie en mer.

CHRYSALE Cela ne m'a pas échappé, moi aussi je l'ai compris ainsi. J'étais désespéré. Mais comme nous voyons qu'ils veulent nous voler l'or, nous changeons sur le champ de programme et le lendemain nous sortons tout l'or du navire, sous leurs yeux, ouvertement, ostensiblement, pour qu'ils soient bien au courant de la situation.

NICOBULE Bien. Mais, dis-moi, et eux ?

CHRYSALE Ils faisaient la pâle gueule et dès qu'ils voient que nous emportons l'or et quittons le port, ils tirent le canot à terre en s'arrachant les cheveux. Quant à nous, nous avons déposé l'or chez Théotime, le grand prêtre de Diane, à Éphèse.

NICOBULE Qui est ce Théotime ?

CHRYSALE Le fils de Mégalobule, l'homme le plus populaire d'Éphèse, là-bas les gens l'adorent.

NICOBULE Pourvu que lui n'adore pas trop mon or et qu'il n'aille pas le détourner à son tour.

CHRYSALE Comment veux-tu ? L'or est enfermé dans le temple de Diane, un bâtiment public, et là, il est sous la protection de l'État.

NICOBULE Tu me tues. Il serait bien mieux ici, privatisé et sous ma protection. Mais vous n'avez donc rien rapporté ici ?

CHRYSALE Si, nous en avons rapporté un peu, mais combien, je ne sais pas.

NICOBULE Comment, tu ne sais pas ?

CHRYSALE Parce que Mnésiloque est allé secrètement une nuit chez Théotime ; il n'a rien dit à personne, ni à moi ni à quiconque de l'équipage, c'est pourquoi j'ignore ce qu'il a emporté ; mais ce n'est pas grand chose.

NICOBULE La moitié, tu crois ?

CHRYSALE Je ne sais pas. La moitié ? ... Non, sûrement pas.

NICOBULE Le tiers, alors ? Il a bien rapporté le tiers de la somme ?

CHRYSALE Non, je ne crois pas. Mais... mais... non, je ne sais pas. Assurément, pour tout dire, de cet or, je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien. Maintenant, je pense qu'il faut que tu t'embarques et que ce soit toi qui ailles chercher l'or chez Théotime pour le rapporter à la maison. Holà ! Attends !

NICOBULE Quoi ? Que veux-tu ?

CHRYSALE L'anneau de ton fils, n'oublie pas de l'emporter.

NICOBULE Son anneau ? Pour quoi faire ?

CHRYSALE Parce que c'est le signe convenu avec Théotime ; il donner l'or à celui qui aura cet anneau avec lui.

NICOBULE Je n'oublierai pas. Tu as bien fait de me prévenir. Mais ce Théotime, il est riche ?

CHRYSALE Tu me demandes s'il est riche ? Il s'essuie les pieds sur des paillassons dorés.

NICOBULE Pourquoi tant de mépris pour l'or ?

CHRYSALE Il est si riche, il ne sait plus qu'en faire.

NICOBULE Je préférerais qu'il me le donne. Mais qui était présent quand on a remis l'or à Théotime ?

CHRYSALE Le peuple était là ; tout le monde à Éphèse est au courant.

NICOBULE Sur ce point-là du moins mon fils a agi sagement. Il a bien fait de confier l'or en dépôt chez un homme riche. Il nous laissera le reprendre dès qu'on voudra.

CHRYSALE Absolument, il ne te fera pas attendre ; dès ton arrivée, tu auras la somme.

NICOBULE Je croyais en avoir fini avec les voyages en bateau, naviguer à mon âge ! Mais j'ai bien compris que je n'avais pas le choix. Le joli coco que mon ami Archidémide !
À l'heure qu'il est, où est mon fils Mnésiloque ?

CHRYSALE Il est allé au forum, présenter ses devoirs aux dieux et à ses amis.

NICOBULE Moi aussi j'y vais, pour le rejoindre au plus vite.

CHRYSALE Je l'ai complètement entortillé dans mes histoires et il n'est pas près de s'en dépêtrer. Il faut dire que mon intrigue n'est pas mal tissée. Le fils de mon maître a de quoi maintenant entretenir ses amours. Il va avoir de l'or à la pelle. Il ne rendra à son père que ce qu'il voudra bien lui rendre. Quant au vieux il va partir à Éphèse pour récupérer son or. Et nous ici, on se la coulera douce, si du moins il nous laisse ici et n' imagine pas de nous emmener avec lui, Mnésiloque et moi. On va faire une de ces javas !

Mais que se passera-t-il quand le vieux rentrera ? Quand il se sera aperçu qu'il était parti en Ionie pour rien et que nous avons dépensé l'or, que m'arrivera-t-il à moi ? Je crois qu'à son retour il me fera changer de nom et que Chrysale va devenir Lécorché. Je m'enfuirai si c'est la seule solution. Et si je suis repris, je le maudirai par tous les diables. Il peut élever des martinets dans ses fermes, ici, en ville on a des tanneurs qui nous font des dos durs comme de la corne.

Maintenant je vais y aller, pour donner le mode d'emploi de cette histoire d'or au fils de mon maître et lui apprendre que sa maîtresse Bacchis est retrouvée.

PLAUTE, *Bacchis* V, 235-367.
(traduction française par F. DUPONT)



Extrait du *Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux (XVIII^e siècle)

- SILVIA Je suis pénétrée de vos bontés, mon père, vous me défendez toute complaisance, et je vous obéirai.
- M. ORGON Je te l'ordonne.
- SILVIA Mais si j'osais, je vous proposerais sur une idée qui me vient, de m'accorder une grâce qui me tranquilliserait tout à fait.
- M. ORGON Parle, si la chose est faisable je te l'accorde.
- SILVIA Elle est très faisable ; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.
- M. ORGON Eh bien, abuse, va, dans ce monde il faut être un peu trop bon pour l'être assez.
- LISETTE Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.
- M. ORGON Explique-toi, ma fille.
- SILVIA Dorante arrive ici aujourd'hui, si je pouvais le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût ; Lisette a de l'esprit, Monsieur, elle pourrait prendre ma place pour un peu de temps, et je prendrais la sienne.
- M. ORGON (*à part*) Son idée est plaisante. (*haut*) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. (*à part*) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier, elle ne s'y attend pas elle-même... (*haut*) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette ?
- LISETTE Moi, Monsieur, vous savez qui je suis, essayez de m'en conter, et manquez de respect, si vous l'osez ; à cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends, qu'en dites-vous ? Hem, retrouvez-vous Lisette ?
- M. ORGON Comment donc, je m'y trompe actuellement moi-même ; mais il n'y a point de temps à perdre, va t'ajuster suivant ton rôle, Dorante peut nous surprendre, hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.
- SILVIA Il ne me faut presque qu'un tablier.
- LISETTE Et moi je vais à ma toilette, venez m'y coiffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions; un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît !
- SILVIA Vous serez contente, Marquise, marchons.



MOLÈRE, *Le médecin malgré lui*, acte I, scène VI.

Sganarelle, un paysan qui se croit très malin, violente sa femme car elle lui rappelle qu'il ne sait rien. Pour se venger, celle-ci fait courir le bruit que Sganarelle est un fameux médecin qui doit recevoir des coups de bâton pour exercer sa fonction. Géronte, un riche bourgeois dont la fille est malade envoie alors deux de ses domestiques pour chercher Sganarelle.

SGANARELLE Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VALÈRE Vous n'êtes point médecin ?

SGANARELLE Non.

LUCAS V'n'êtes pas médecin ?

SGANARELLE Non, vous dis-je.

VALÈRE Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre.

Ils prennent un bâton, et le frappent.

SGANARELLE Ah ! ah ! ah ! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALÈRE Pourquoi, Monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS À quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALÈRE Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS Par ma figué, j'en sis fâché, franchement.

SGANARELLE Que diable est ceci, Messieurs, de grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin ?

VALÈRE Quoi ? vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ?

SGANARELLE Diable emporte, si je le suis.

LUCAS Il n'est pas vrai qu'ous sayez médecin ?

SGANARELLE Non, la peste m'étouffe ! (*Là ils recommencent de le battre.*) Ah, ah. Hé bien, Messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin, apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

VALÈRE Ah ! voilà qui va bien, Monsieur, je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS Vous me boutez la joie au cœur quand je vous vois parler comme ça.

La farce du cuvier, une farce du Moyen-Âge (XV^e siècle)

Un des textes les plus connus du répertoire comique médiéval, cette farce anonyme se rattache à la thématique misogyne. Le malheureux Jaquinot doit affronter une femme volontaire et une belle-mère omniprésente, prenant toujours le parti de sa fille. Les deux femmes lui font écrire un « rôlet », liste des tâches domestiques qui lui sont assignées, afin qu'il n'en oublie aucune.

- LA MÈRE Pour que vous vous souveniez mieux du fait, il faut que vous fassiez un rôlet et que vous mettiez sur un feuillet tout ce qu'elle vous ordonnera.
- JAQUINOT Qu'à cela ne tienne, je m'en vais commencer à écrire.
- LA FEMME Eh bien! écrivez de façon qu'on puisse vous lire. Marquez que vous m'obéirez et que vous ne désobéirez jamais à faire ma volonté.
- JAQUINOT Le corps bleu! Je n'en ferai rien: je ne marquerai que des choses raisonnables.
- LA FEMME Eh bien! mettez là, sans plus de discussion, pour éviter de me fatiguer, qu'il faudra que vous vous leviez toujours le premier pour faire la besogne.
- JAQUINOT Par Notre-Dame de Boulogne, je m'oppose à cet article. Me lever le premier ! pour quelle raison ?
- LA FEMME Pour chauffer ma chemise au feu.
- JAQUINOT Me dites-vous que c'est la mode ?
- LA FEMME C'est la mode, et aussi la façon. Il faut que vous appreniez la leçon.
- LA MÈRE Écrivez !
- LA FEMME Marquez, Jaquinot !
- JAQUINOT J'en suis encore au premier mot. Vous me pressez tellement que c'est merveille.
- LA MÈRE La nuit, si l'enfant se réveille, comme il fait très souvent, il faudra que vous preniez le soin de vous lever pour le bercer, le promener, le porter, l'apprêter, à travers la chambre, même si c'est minuit.
- JAQUINOT Avec tout cela, il n'y a apparence que je puisse prendre au lit du plaisir.
- LA FEMME Écrivez !



Image du *Chef d'entreprise*, un sketch de Florence FORESTI

INTRODUCTION

Plaute n'est pas le seul représentant des auteurs comiques latins. Ce dernier est souvent associé à Térence, dont les œuvres, quoique plus rares, n'en restent pas moins intéressantes. Bien qu'il s'agisse d'une adaptation d'une pièce grecque de Ménandre, les *Adelphoe* (= les *Adelphes* = « les frères ») eurent d'ailleurs un tel succès qu'elles furent longtemps jouées durant l'Antiquité.

Dans les *Adelphes*, Térence nous raconte l'histoire de Déméa, père de deux enfants, Eschine et Ctésiphon. Ne pouvant s'occuper des deux enfants, Déméa garde Ctésiphon et donne son autre fils à son frère, Micion, qui l'adopte. La pièce est l'occasion d'évoquer les problèmes liés à l'éducation d'enfants puisque, si Déméa est un père dur et austère, Micion est quant à lui particulièrement tolérant et libre.

TEXTE

Tandis que Ctésiphon se prélassait avec sa maîtresse, Déméa cherchait désespérément après son fils. Le père finit par chercher des informations auprès de Syrus, l'esclave d'Eschine.

DÉMÉA Qu'il reste seulement tel qu'il est aujourd'hui, voilà ce que je demande.

SYRUS On a les enfants qu'on veut avoir.

DÉMÉA Alors, lui, l'as-tu vu aujourd'hui ?

SYRUS Ton fils ? (*à part*) Je vais l'envoyer de ce pas à la campagne. (*haut*) Il y a beau temps, je pense, qu'il est occupé à la campagne.

DÉMÉA Tu es sûr qu'il y est ?

SYRUS Eh ! Quand c'est moi-même qui l'ai mis en route !

DÉMÉA C'est parfait. J'avais peur qu'il ne s'implante ici.

SYRUS ... Et fort en colère.

DÉMÉA Pourquoi donc ?

SYRUS Il s'est pris de querelle avec son frère sur la place au sujet de cette musicienne.

DÉMÉA Tu dis ? Vraiment ?

SYRUS Ah là ! Il n'a rien passé sous silence ! C'est au moment où on se trouvait compter l'argent que le garçon est survenu à l'improviste ; il s'est mis à crier : « Ô Eschine, toi commettre de pareils méfaits ! Te livrer à de tels actes indignes de notre famille. »

DÉMÉA Ho ! Ho ! Je pleure de joie.

SYRUS « Ce n'est pas de l'argent que tu perds là, mais ta vie. »

DÉMÉA Les dieux nous le gardent ! J'ai bon espoir ; il est semblable à ses ancêtres.

SYRUS Ouais !

DÉMÉA Syrus, il est plein de ces maximes-là !

SYRUS Bah ! Il a eu à la maison de quoi s'instruire !

DEMEA

Fit sedulo :

nil praetermitto : consuefacio : denique

inspicere tamquam in speculum in vitas omnium

iubeo atque ex aliis sumere exemplum sibi.

« *Hoc facito.* »

praetermitto, ere, misi, missum : omettre
consuefacio, ere, feci, factum : accoutumer
denique : enfin

inspicio, ere, spexi, spectrum : inspecter, examiner
tamquam : comme, pour ainsi dire
speculum, l : le miroir

sumo, ere, sumpsi, sumptum : prendre, choisir,
admettre
exemplum, i : l'exemple

SYRUS *Recte sane*

recte : bien, justement
sane : vraiment, parfaitement

DEMEA « *Hoc fugito.* »

SYRUS *Callide.*

callide : habilement, adroitement

DEMEA « *Hoc laudist.* »

laus, laudis : la louange

SYRUS *Istaec res est.*

istaec = **ista**

DEMEA « *Hoc vitio datur.* »

vitium, i : le vice, le défaut

SYRUS *Probissume.*

probissime : à merveille

DEMEA *Porro autem...*

porro : en avant, plus tard, en outre

SYRUS *Non hercle otiumst*

otium, i : le loisir

nunc mi auscultandi. Piscis ex sententia

ausculto, are : écouter avec attention

piscis, is : le poisson

sententia, ae : l'avis, l'opinion

nactus sum : ei mihi ne corrumpantur cautios :

nanciscor, i, nactus sum, - : trouver, rencontrer

corrumpo, ere, rupi, ruptum : détruire, ruiner

cautio, cautionis : la précaution, la garantie

flagitium, i : l'action déshonorante, le scandale

nam id nobis tam flagitiumst quam illa, Demea,

tam ... quam : si, tant ... que

Demea, ae : Déméa

non facere vobis, quae modo dixi : et quod queo

modo : (ici) il y a peu

dixi = **dixisti**

queo, ire, qui(v)i, quitum : pouvoir

conservis ad eundem istunc praecipio modum :

conservus, i : le compagnon d'esclavage

praecipio, ere, cepi, ceptum : recommander, conseiller

hoc salsumst, hoc adustumst, hoc lautumst parum :

salsus, a, um : salé

adustus, a, um : brûlé par le soleil

lautus, a, um : brillant, distingué, soigné

parum : peu

illud recte : iterum sic memento. Sedulo

iterum : de nouveau

memento (impératif de *memini*) : souviens-toi

moneo, quae possum pro mea sapientia :

sapientia, ae : la sagesse

postremo tamquam in speculum in patinas, Demea,

postremo : enfin

patina, ae : la casserole

inspicere iubeo et moneo quid facto usus sit.

Inepta haec esse, nos quae facimus, sentio ;

verum quid facias ? Ut homost. Ita morem geras.

Numquid vis?

DEMEA *Mentem vobis meliorem dari.*

SYRUS *Tu rus hinc ibis ?*

DEMEA *Recta.*

SYRUS *Nam quid tu hic agas ?*

Ubi siquid bene praecipias, nemo optemperet.

TÉRENCE, *Adelphes* III, 3, 413-434.

factum, i : le fait, l'action, l'entreprise, l'ouvrage

ineptus, a, um : inapproprié, déplacé, hors de propos

mos, moris : la volonté, le désir, le caprice

numquid : est-ce que ?

rus, ruris : la campagne

recta : tout droit

optempero, are : obéir

Syrus met immédiatement Ctésiphon au courant de la ruse employée pour envoyer son père à la campagne. Mais il prend peur : et si son père revenait en ville, irrité de ne pas avoir trouvé son fils à la campagne, comme annoncé ?

SYRUS Sois tranquille ; je connais à merveille son tempérament : c'est quand il est le plus échauffé que je le rends doux comme un agneau.

CTÉSIPHON Comment cela ?

SYRUS Il écoute volontiers faire ton éloge : je fais de toi un dieu à ses yeux, j'énumère tes vertus...

CTÉSIPHON Qui sont les miennes ?

SYRUS Qui sont les tiennes : du coup, le bonhomme a les larmes qui lui coulent comme à un enfant, de contentement. (*apercevant Déméa qui arrive*) Là ! À toi !

CTÉSIPHON Qu'y a-t-il donc ?

SYRUS Le loup de la fable !

CTÉSIPHON C'est mon père !

SYRUS C'est lui-même !

CTÉSIPHON Syrus, qu'est-ce que nous faisons ?

SYRUS Fais seulement céans, moi j'aviserai.



Comme ceux qui imitent des gens qui agissent et que ceux-ci seront nécessairement bons ou mauvais (presque toujours les mœurs se rattachent à ces deux seules qualités, et tous les hommes, en fait de mœurs, diffèrent par le vice et par la vertu), il s'ensuit nécessairement aussi que nous imitons des gens ou meilleurs qu'on ne l'est dans le monde, ou pires, ou de la même valeur morale. (...)

La même différence sépare la tragédie et la comédie. Celle-ci tend à imiter des êtres pires ; celle-là des êtres meilleurs que ceux de la réalité actuelle. (...)

La comédie, nous l'avons dit déjà, est une imitation de ce qui est plus mauvais (que la réalité), et non pas en tout genre de vice, mais plutôt une imitation de ce qui est laid, dont une partie est le ridicule. En effet, le ridicule a pour cause une faute et une laideur non accompagnées de souffrance et non pernicieuses : par exemple, on rit tout d'abord à la vue d'un visage laid et déformé, sans que celui qui le porte en soutire.

ARISTOTE, *Poétique* I, 2, 1.

Gargantua, fils de Grandgousier et de Gargamelle, naît dans de «bien estranges» conditions. Il a été porté pendant onze mois par sa mère Gargamelle. Il naît de l'oreille de sa génitrice, lors d'une partie de campagne organisée par Grandgousier où elle a beaucoup mangé, ri, plaisanté et dansé.

La taille extraordinaire de Gargantua permet à Rabelais de décrire de nombreuses situations bouffonnes.

Immédiatement le nouveau-né est mort de soif et réclame « à boyre ». Surpris et amusé par une telle soif, Grandgousier, son père, s'exclame : «Que grand (gosier) tu as», ce qui vaudra à l'enfant d'être appelé Gargantua.

Il dispensait son temps de telle façon que, ordinairement il s'éveillait entre huit et neuf heures, qu'il fit jour ou non ; ainsi l'avaient ordonné ses professeurs en théologique. Puis se gambadait, piaffait et se roulait sur son lit quelques instants pour mieux amuser ses esprits ; ensuite il s'habillait d'après la saison, mais de préférence il endossait une grande et longue robe de grosse frise fourrée de renards ; il se peignait ensuite du peigne d'Almain, c'est à dire avec les quatre doigts et le pouce, car ses précepteurs disaient que c'était perdre son temps en ce monde que se, laver, se peigner et autrement se nettoyer. Après quoi il fientait, pissait, rendait sa gorge, rotait, pétait, baillait, crachait, toussait, sanglotait, éternuait et se morvait tel un archidiacre. Pour vaincre la rosée et mauvais air, il déjeunait ensuite de belles tripes frites, de succulentes tranches de bœuf grillées sur des charbons, de délicieux jambons, de savoureuses grillades de chevreaux et de force soupes de primeurs.

RABELAIS, *Gargantua*, chapitre XXI.

Mme et M. Martin s'assoient l'un en face de l'autre, sans se parler. Ils se sourient, avec timidité.

M. MARTIN Mes excuses, Madame, mais il me semble, si je ne me trompe, que je vous ai déjà rencontrée quelque part.

MME MARTIN À moi aussi, Monsieur, il me semble que je vous ai déjà rencontré quelque part.
(...)

M. MARTIN Depuis que je suis arrivé à Londres, j'habite rue Bromfield, chère Madame.

MME MARTIN Comme c'est curieux, comme c'est bizarre ! moi aussi, depuis mon arrivée à Londres j'habite rue Bromfield, cher Monsieur.

M. MARTIN Comme c'est curieux, mais alors, mais alors, nous nous sommes peut-être rencontrés rue Bromfield, chère Madame.

MME MARTIN Comme c'est curieux, comme c'est bizarre ! C'est bien possible après tout ! Mais je ne m'en souviens pas, cher Monsieur.

M. MARTIN Je demeure au numéro dix-neuf, chère Madame.

MME MARTIN Comme c'est curieux, moi aussi j'habite au numéro dix-neuf, cher Monsieur.
(...)

M. MARTIN Comme c'est curieux, comme c'est curieux, comme c'est curieux et quelle coïncidence ! Vous savez, dans ma chambre à coucher j'ai un lit. Mon lit est couvert d'un édredon vert. Cette chambre, avec ce lit et son édredon vert, se trouve au fond du corridor, entre les water et la bibliothèque, chère Madame !

MME MARTIN Quelle coïncidence, ah mon Dieu, quelle coïncidence ! Ma chambre à coucher a elle aussi un lit avec un édredon vert et se trouve au fond du corridor, entre les water, cher Monsieur, et la bibliothèque !

M. MARTIN Comme c'est bizarre, curieux, étrange ! alors, Madame, nous habitons dans la même chambre et nous dormons dans le même lit, chère Madame. C'est peut-être là que nous nous sommes rencontrés !

(...)

M. Martin, après avoir longuement réfléchi, se lève lentement et, sans se presser, se dirige vers Mme Martin qui, surprise par l'air solennel de M. Martin, s'est levée, elle aussi, tout doucement ; M. Martin a la même voix rare, monotone, vaguement chantante.

M. MARTIN Alors, chère Madame, je crois qu'il n'y a pas de doute, nous nous sommes déjà vus et vous êtes ma propre épouse... Élisabeth, je t'ai retrouvée !

E. IONESCO, *La cantatrice chauve*, scène IV (extraits).

Le verbe ouïr, au présent, ça fait : J'ois... j'ois...

Si au lieu de dire « j'entends », je dis « j'ois », les gens vont penser que ce que j'entends est joyeux... alors que ce que j'entends peut être particulièrement triste.

Il faudrait préciser : « Dieu, que ce que j'ois est triste ! »

J'ois... Tu ois... Tu ois mon chien qui aboie le soir au fond des bois ? Il oit...

Oyons-nous ? Vous oyez... Ils oient. C'est bête !

L'oie oit. Elle oit, l'oie ! Ce que nous oyons, l'oie l'oit-elle ?

Si au lieu de dire « l'oreille » on dit « l'ouïe », alors : l'ouïe de l'oie a ouï.

Pour peu que l'oie appartienne à Louis : « L'ouïe de l'oie de Louis a ouï. »

« Ah oui ? Et qu'a ouï l'ouïe de l'oie de Louis ? »

« Elle a ouï ce que toute oie oit... »

« Et qu'oit toute oie ? »

« Toute oie oit, quand mon chien aboie le soir au fond des bois, toute oie oit : ouah ! ouah ! Qu'elle oit, l'oie !... »

Au passé, ça fait : J'ouïs... J'ouïs ! Il n'y a vraiment pas de quoi !

R. DEVOS, *Oui-dire*.

Tantôt on énoncera ce qui devrait être en feignant de croire que c'est précisément ce qui est : en cela consiste l'ironie. Tantôt, au contraire, on décrira minutieusement et méticuleusement ce qui est, en affectant de croire que c'est bien là ce que les choses devraient être : ainsi procède l'humour.

H. BERGSON, *Le rire. Essai sur la signification du comique*.

Quelque temps après, sous le consulat de L. Genucius et de Q. Servilius, la sédition reposait ainsi que la guerre ; mais comme si les alarmes et les dangers ne pouvaient quitter Rome., une peste violente éclata. Un censeur, un édile curule, et trois tribuns du peuple, dit-on, succombèrent ; parmi les citoyens, le nombre des victimes, en proportion, fut considérable [...]

Cette année et l'année suivante, sous le consulat de C. Sulpicius Péticus et de C. Licinius Stolon, la peste continua. Il ne se fit rien de mémorable, sinon que, pour demander la paix aux dieux, on célébra, pour la troisième fois depuis la fondation de la ville, un lectisterne : mais, comme rien ne calmait encore la violence du mal, ni la sagesse humaine, ni l'assistance divine, la superstition s'empara des esprits, et l'on dit qu'alors, entre autres moyens d'apaiser le courroux céleste, on imagina les jeux scéniques : c'était une nouveauté pour ce peuple guerrier qui n'avait eu d'autre spectacle que les jeux du Cirque. Au reste, comme presque tout ce qui commence, ce fut chose simple, et même étrangère. Point de chant, point de gestes pour les traduire : des bateleurs, venus d'Étrurie, se balançant aux sons de la flûte, exécutaient, à la mode toscane, des mouvements qui n'étaient pas sans grâce.

TITE-LIVE, *Histoire romaine* VII, 1, 7 et 2, 1-4.

Bientôt la jeunesse s'avisait de les imiter, tout en se renvoyant en vers grossiers de joyeuses railleries ; et les gestes s'accordaient assez avec la voix.

TITE-LIVE, *Histoire romaine* VII, 2, 5.

La chose une fois accueillie se répéta souvent et prit faveur. Comme on appelait "ister", en langue toscane, un bateleur, on donna le nom d'histrions aux acteurs indigènes, qui, ne se lançant plus comme d'abord ce vers pareil au fescennin, rude et sans art, qu'ils improvisaient tour-à-tour, représentaient dès lors des satires pleines de mélodie, avec un chant réglé sur les modulations de la flûte, et que le geste suivait en mesure.

TITE-LIVE, *Histoire romaine* VII, 2, 6-7.

Quelques années après, Livius, laissant la satire, osa le premier lier d'une intrigue une action suivie; il était, comme alors tous les auteurs, l'acteur de ses propres ouvrages : souvent redemandé, il fatigua sa voix, mais il obtint, dit-on, la faveur de placer devant le joueur de flûte un jeune esclave qui chanterait pour lui; et il joua son rôle, ainsi réduit, avec plus de vigueur et d'expression, car il n'avait plus souci de ménager sa voix. Depuis ce temps, l'histrion eut sous la main un chanteur, et dut réserver uniquement sa voix pour les dialogues. Soumis à cette loi, le théâtre perdit sa libre et folâtre gaité ; par degrés, le divertissement devint un art.

TITE-LIVE, *Histoire romaine* VII, 2, 8-11.

Avant [Pompée] la scène et les gradins, érigés pour le besoin présent, ne duraient pas plus que les jeux et même, si l'on remontait plus haut, le peuple y assistait debout ; assis, on aurait craint qu'il ne passe des journées entières dans l'oisiveté du théâtre.

TACITE, *Annales* XIV, 20, 3.

Sur la proposition de P. Scipion Nasica, le sénat décida de faire vendre à l'encan tous les matériaux préparés pour cet ouvrage. En outre, un sénatus-consulte défendit, dans Rome et à moins d'un mille, de mettre des sièges dans le théâtre et d'assister assis aux représentations. C'était sans doute pour associer à un délassement de l'esprit cette endurance à rester debout qui est un trait particulier de la race romaine.

VALÈRE-MAXIME, *Faits et dits mémorables* II, 4, 2.



Le **senex** porte une barbe et une perruque blanches sur un front dégarni (tromper un vieux, c'est le raser !) ainsi qu'un manteau blanc. Son masque a les yeux cernés de noir. Avec des genoux cagneux et des pieds comme des battoirs, il s'appuie sur un bâton, accessoire caractéristique, et son rythme propre, auxquels les textes font souvent référence, est la lenteur. (...)

Les renseignements dont nous disposons à propos du **jeune homme** confirment le fait que ce rôle s'oppose à celui du vieux. Il porte un masque imberbe, une perruque de couleur (brune ou blonde) et un manteau dont Evanthius précise qu'il tranche avec le blanc du *senex*. Une des postures récurrentes de son jeu est la tristesse, qui se traduit par le masque baissé. Et sa voix se fait facilement larmoyante. (...)

La chevelure de l'**épouse** présente des tresses et des rubans. Son rythme est moins rapide que celui de la servante ou de la prostituée. Elle joue souvent la colère quand elle est opposée à son mari, et a un débit verbal soutenu.

La **prostituée** est habillée de jaune, couverte de bijoux. Son corps érotique, pargumé, attire les regards de tous et se caractérise par sa souplesse.

F. DUPONT et P. LETESSIER, *Le théâtre romain*, p. 116.

Ainsi dans les comédies revient fréquemment une scène où l'esclave sollicité par un jeune homme de lui venir en aide, se livre à de profondes réflexions. L'esclave se place en position fermée, fronce les sourcils se frappe violemment la poitrine avec les doigts en creusant l'estomac, en réunissant l'extrémité des doigts. Puis, il se place de profil, la main gauche posée sur son buste plié, la main droite chargée d'exprimer la pensée s'agite. L'acteur compte sur ses doigts, se frappe la cuisse, fait craquer ses phalanges, hoche la tête. Enfin, il a trouvé ! Le corps se détend en position ouverte : menton levé, bras détachés du corps, genoux en dehors.

F. DUPONT, *L'acteur-roi ou le théâtre dans la Rome antique*, Les Belles Lettres, 1985, p.85.

Les acteurs à Rome sont des esclaves ou des affranchis, sauf dans les *atellanes* (comédies bouffonnes) jouées par de jeunes citoyens masqués. Les troupes, dirigées par un chef, le *dominus gregis*, ne comportent que des hommes, même pour les rôles féminins. Seuls les mimes utilisent des femmes, (...) ! La profession d'« histrion » est théoriquement interdite aux citoyens romains. (...) Il y a dans une troupe théâtrale cinq acteurs (*histriones*), des flûtistes (*tibicines*) et des chanteurs (*cantores*).

Le costume des acteurs varie selon qu'il s'agit d'une pièce *palliata* (à sujet grec, donc avec des vêtements, lieux et noms grecs) ou *togata* (à sujet romain, donc avec des vêtements, lieux et noms romains). (...) La couleur des perruques sert à différencier les personnages. (...) Enfin il ne faut pas oublier que le même acteur joue plusieurs rôles et qu'en portant des accessoires distinctifs il peut passer très vite d'un personnage à l'autre : un châle jaune désigne au public une prostituée, une cape militaire annonce un soldat et un manteau multicolore revêt le proxénète, etc.

Enfin le masque, *persona*, n'a pas toujours été utilisé et il est sans doute introduit à Rome au I^{er} siècle ACN. Comme en Grèce, on distingue par leur expression les masques tragiques et comiques.

C. SALLES, *L'Antiquité romaine*, p. 399.

Voici qu'entrent des garçons et des filles dans la fleur de leur adolescence, remarquablement beaux et vêtus somptueusement. Ils évoluent avec grâce pour danser une pyrrhique grecque. Disposés en bon ordre, ils décrivent des figures harmonieuses : tantôt ils forment une ronde sinueuse, tantôt ils dessinent une ligne oblique, puis se disposent en carré, enfin ils se séparent en deux rangées. Mais leurs arabesques ondoyantes et alternées sont interrompues par une sonnerie de trompette. Le rideau est baissé, les tentures sont repliées et le décor de la scène apparaît.

On voyait une colline en bois édiflée à la ressemblance de cette célèbre montagne qu'Homère a chantée sous le nom d'Ida dans ses poèmes. La construction se dressait vers le ciel et était plantée de biosquets et d'arbres réels. De sa cime jaillissait une source, faite par la main de l'architecte et s'écoulant pour former une rivière. Quelques petites chèvres broutaient de l'herbe et, représentant le berger phrygien Pâris, un jeune homme, vêtu d'une splendide tunique et d'un manteau oriental recouvrant ses épaules, la tête coiffée d'une tiare en or, jouait le rôle d'un gardien de troupeau. Apparaît alors un joli garçon, tout nu à l'exception d'une chlamyde d'éphèbe jetée sur son épaule gauche. Sa blonde chevelure attirait les regards de tout le public et, au milieu de ses cheveux, deux petites ailes d'or, placées de façon symétrique, se dressaient. Son caducée montrait qu'il s'agissait de Mercure. S'avançant en dansant, il tend au jeune homme représentant Pâris la pomme recouverte d'une feuille d'or qu'il tient dans sa main droite. Par une mimique, il indique ce que Jupiter demande et, avec un charmant pas en arrière, quitte immédiatement la scène.

APULÉE, *L'Âne d'or* X, 29-30.

